

L'autoroute c'est vraiment l'ennui. Les voitures défilent dans un ballet mécanique à la cadence uniforme. La nature est lointaine. Le béton a tout envahi. Je me sens morose, alors que je devrais être tout excitée par l'aventure qui déroule son tapis devant moi. Devant, Tahar et Assîa rient et parlent de musique, à moitié en français, à moitié en kurde. Leur complicité et leurs sentiments l'un pour l'autre sont évidents. Sara regarde par la fenêtre, de son côté, dans ses pensées. Elle tourne la tête vers moi. Surprise, je détourne les yeux. Trop tard, elle me demande : « Ça t'a vexé ce que je t'ai dit tout à l'heure ? ». Je ne sais plus où me mettre, je suis mal à l'aise dès qu'un conflit est abordé frontalement. J'ai tendance à arrondir les angles, mais je sens qu'elle attend une réponse sincère. Je prends mon courage à deux mains, j'ai la bouche sèche : « Oui, un peu. Ça m'a mise en colère que tu me juges. J'ai découvert mon pouvoir depuis moins longtemps que toi... ». Je suis terrifiée par la réponse qu'elle va me faire. Je n'ai pas du tout envie de me brouiller avec elle. Elle me surprend, encore :

- Tu as raison. J'ai été dure. Excuse-moi.
- Merci, je... C'est gentil.
- Tu sais tu peux me dire les choses, quand elles vont bien, mais aussi quand elles ne vont pas.
- Je n'ai pas l'habitude. Je le saurai maintenant.

Elle me tend la main, par-dessus la pile de cageots qui nous sépare. Je la prends, reconnaissante qu'elle ait fait le

premier pas pour retisser le lien entre nous. Elle presse ma main en souriant, puis reprend un air sérieux :

— Ça veut dire quoi ZAD ?

— Zone à défendre.

— C'est quoi le principe ?

— Hum... C'est quand... L'État... Ou des entreprises privées ont des projets de construction complètement absurdes en terme écologique, et par rapport aux gains que ça apportera au territoire et à ses habitants, et que des gens décident d'occuper illégalement le terrain pour pas que le chantier puisse commencer ou se poursuivre, souvent en attendant que la justice puisse faire son travail et décide si le projet a un réel intérêt. Ça va, c'est pas trop confus ?

— Non je comprends.

— La ZAD la plus connue en France c'est Notre-Dame-des-Landes, c'est dans le nord. Des milliers d'hectares devaient être rasés pour faire un aéroport, sur un sol pas adapté, le projet était stupide. La lutte a duré dix ans, mais la ZAD a tenu et finalement le projet a été abandonné.

— Et celle où on va ? C'est quoi l'histoire ?

— Alors là c'est un projet d'autoroute. Entre une grande ville qui s'appelle Toulouse, et une ville moyenne qui s'appelle Castres. Il y a déjà une route entre les deux, mais c'est une nationale. L'origine de ce projet remonte à loin, plus de trente ans, à un moment où l'écologie n'était pas autant une préoccupation pour les citoyens et même les politiques. Y a pas mal de scientifiques qui se sont positionnés contre le projet parce que ça va bétonner des centaines d'hectares de terres agricoles, raser des arbres,

condamner des écosystèmes et perturber des espèces protégées.

— Et c'est quoi les arguments de ceux qui sont pour ?

— Que ça fera gagner du temps, que ça va créer des emplois...

— Mais tous leurs arguments sont bidons, s'emporte Tahar à l'avant. Le péage aller-retour va coûter environ quinze euros pour quinze minutes gagnées ! Y a 8 000 voitures par jour en moyenne sur la nationale, alors que sur une autoroute y en a 24 000 ! Ce projet ne sert les intérêts que de l'entreprise privée, ATTILAB, celle de l'État et des stratégies politiques régionales, mais certainement pas ceux des habitants, et encore moins ceux des agriculteurs.

— Regarde la route, le reprend Assîa.

Tahar obéit, j'échange un sourire entendu avec Sara : personne ne résiste à Assîa, à part sa propre fille. Je poursuis :

— Les militants ont déposé des recours en justice, afin de rendre le projet illégal. Mais les travaux continuent malgré le fait que les procédures soient toujours en cours. Donc une ZAD a été créée sur le tracé de l'autoroute, à plusieurs endroits des cabanes ont été construites dans les arbres et des écureuils les occupent en permanence.

— Écureuil ?

— Sihorîk, traduit Tahar.

— Des hommes et des femmes qui montent et vivent dans les arbres, pour éviter qu'ils soient coupés.

— Intelligent, commente Assîa.

— Sauf quand les flics viennent descendre de force les écureuils et qu'ils finissent à l'hôpital, rétorque Tahar avec amertume.

— Flics ?

— Les policiers.

— C'est arrivé à un ami de Tahar, Martin. Il est dans le coma à cause d'une chute.

Le silence s'installe dans la voiture, les pensées tournées vers Martin. Je commence à avoir envie de faire pipi. La chaleur du milieu de journée devient difficilement tenable à quatre dans le petit véhicule, sans clim, les fenêtres à demi ouvertes. J'ai hâte d'arriver.